

Le contrôle social par la famille

RÉCHERCHES, la revue du Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles (CERFI), poursuit depuis onze ans un « décodage » de notre société aussi surprenant que séduisant. Surprenant — et irritant — par l'utilisation d'un langage sophistiqué ou obscur ; séduisant par le choix de thèmes dits « de société » et sensibles à nos contemporains : famille, sexualité, folie, enfance... Beaucoup de ses numéros ont fait date : « l'Enfance aliénée », « la Grande Encyclopédie des homosexualités », « l'Histoire de la psychiatrie de secteur », « les Histoires de La Borde »... Avec le numéro de novembre 1977 intitulé : « Discipline à domicile, l'édification de la famille », *Recherches* analyse la mise en place de la famille moderne en France depuis la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Travail de Titan d'une lucidité à faire pleurer.

La famille n'est pour aucun de nous une idée neuve. Elle ne souffre pas les remises en cause, et la crise qu'on annonce à intervalles réguliers s'anéantit dans un combat universel pour sa survie coûte que coûte. Admettre que sous sa forme actuelle la famille est le résultat d'une histoire sociale et idéologique, l'effet de poussées diverses qui n'ont pas toutes la « nature » pour origine n'est pas chose aisée. C'est au contraire inquiétant. D'où le sentiment sulfureux qu'inspire la lecture du numéro de *Recherches* qui lui est consacré, comme si un diable érudit avait tenu la plume.

La morale au fondement de la famille d'aujourd'hui ? Belle illusion ! La spontanéité au cœur des relations intra-familiales, la sphère privée protégée contre les pouvoirs ? Funeste simplification ! La famille est — historiquement — la résultante de forces multiples qui s'inscrivent dans les projets multiformes des pouvoirs sur elle. C'est ce que montre l'étude très fouillée, très documentée, du CERFI, qui se veut la description de « quelques étalages » dans l'« avenue de la normalisation ».

L'irruption des hygiénistes

Tout commence au milieu du dix-huitième siècle par « un enlèvement — celui de l'enfant — et une exclusion — celle du père ». Le vagabondage et son cortège de petite délinquance appelaient une prise de possession du temps des enfants, qui doivent cesser d'être errants et oisifs. Le développement des écoles de charité a un but réel : fixer les enfants ; et un but apparent, mais secondaire : les instruire. Il s'agit de remplir le temps des enfants hors de la famille, d'une part pour les neutraliser, mais aussi, en retour, pour les transformer au sein de la famille en missionnaires des bons comportements. « Le jeune vagabond en milieu urbain, écrit Isaac Joseph, a été le premier opérateur de la mise en tutelle des familles, parce qu'il est la

figure même de l'être sans repères qu'il s'agit de fixer, de l'oisif qu'il faut occuper. »

Deuxième temps : l'irruption des hygiénistes. Le développement de la mortalité infantile représente pour le corps social une déperdition de richesses qu'il faut enrayer. Avec la mise en question des nourrices et la glorification de l'allaitement maternel, le couple mère-enfant est créé comme « levier idéologique de fixation de la famille ». Les recensements de mortalité infantile inauguraient la mise sous surveillance des familles. Le réseau d'observations se met en place, les fiches sont au bout.

Troisième temps d'une fixation de la famille : la mise en cause des ségrégations. La famille pauvre doit être observée en situation et la ségrégation classique des indigents fait place au « secours à domicile ». Le regard extérieur se coule dans le foyer. Aide et surveillance s'impliquent mutuellement.

Au palmarès des hygiénistes figure aussi la structuration de l'espace familial au nom d'un équilibre entre l'abandon et une excessive promiscuité. Dans les années 1840, explique Isaac Joseph, on assiste à « une pénétration systématique du territoire de l'indigence, au quadrillage et au morcellement des masses compactes, à l'encerclement des unités ainsi isolées ». Le but de l'opération est de rendre la famille « opaque latérale », de manière à la traverser « par tout un ensemble de prescriptions venant d'en haut avant d'être conseillée par ses nouveaux visiteurs du pauvre que sont les mass media ». L'urbanisme de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle — dans ses projets, comme dans ses réalisations au Creusot ou ailleurs — exprime une organisation qui neutralise l'espace du dehors, oriente les désirs vers le logement « coquet », discipline les communications et transforme le logement en « machine à produire de la famille ».

Les auteurs de l'enquête du CERFI se gardent du simplisme qui consisterait à faire entrer toutes les procédures sociales autour de la famille dans un schéma consciemment orienté et exempt de contradictions. Au contraire, ils les mettent au pour, mais en montrant comment la famille moderne — tels les esclaves de Michel-Ange — se dégage progressivement d'une matière informe. Au bout de l'opération, une étrangeté apparaît : la famille ne devient une institution ressentie comme naturelle qu'au moment — et nous le vivons aujourd'hui — où le processus de normalisation a été tel qu'il aboutit à l'inverse de son objectif. « Si, écrit Isaac Joseph, jusqu'à la seconde guerre mondiale, les familles sont restées des unités essentielles d'observation et de gestion des populations, elles s'avèrent aujourd'hui insuffisantes et ne sont plus que des regroupements d'individus

* *Recherches*, n° 28, novembre 1977, 50 F, 346 pages. CERFI, 49, rue Dallayrac, 94120 Fontenay-sous-Bois.

que l'on peut prendre en compte séparément dans une microphysique des pouvoirs autrement plus sophistiquée. » Autrement dit, la famille serait, du point de vue du contrôle social, une abstraction sur laquelle on n'aurait de prise qu'en agissant hors d'elle sur chacun de ses éléments. C'est dire que la « cellule de base de la société », comme le proclament les discours officiels, ne serait plus qu'une coquille vide, puisqu'elle « s'est effritée dans le mouvement même qui s'est chargé de le fixer ». Reste à savoir si ce n'est pas dans cet espace qu'elle demeure une chance pour la liberté.

BRUNO FRAPPAT.

Dans les sommaires

● **CAHIERS PEDAGOGIQUES**, n° 159, décembre 1977, 9 F.

« Enseigner la philosophie ». Au moment où les professeurs de philosophie sont encore tout ébranlés de l'alarme qu'a fait courir sur leur discipline les projets de M. Haby, quelques-uns passent à la contre-offensive et font part de leurs expériences et propositions. « Nous n'en sommes plus à la position défensive d'après 1968, où les professeurs de philosophie fournissaient chaque année un bon contingent d'enseignants réprimés », écrit Guy Coq, qui a organisé ce numéro.

* Abel Vintrou, 40, rue du Japon, 31400 Toulouse.

● **EDUCATION 2000**, n° 8, décembre 1977, 15 F.

« La télévision contre l'enfant ? » « En usant et en abusant d'un instrument que nous connaissons mal, jouons-nous les apprentis sorciers ? C'est à cette question, posée dans l'éditorial de Jean-Michel di Falco, que tente de répondre ce numéro, qui présente notamment neuf expériences internationales de télévision éducative.

* Librairie Alternative, 51, rue Saint-Honoré, 75001 Paris. Tél. : 508-85-57.

● **L'ECOLE ET LA NATION**, n° 277, décembre 1977, 8 F.

La revue du parti communiste présente, chiffres à l'appui, son « budget pour une nouvelle politique scolaire ».

* 2, place du Colonel-Fabien, 75019 Paris. Tél. : 202-70-10.

● **SOCIÉTÉ ALFRED BINET ET THEODORE SIMON**, n° 559, VI, 1977.

« Orthographe et langage ». Un numéro consacré à l'apprentissage de l'orthographe.

* 45, rue Philippe-de-Lasalle, 69004 Lyon. Tél. : (78) 29-91-64.

● **VENT D'EST**, n° 7, troisième trimestre 1977, 6 F.

Publication trimestrielle composée de textes traduits de la presse chinoise et dont le n° 7 comprend une partie consacrée à dix années de révolution dans l'enseignement (un secteur où la lutte entre les diverses « lignes » idéologiques est particulièrement vive).

* B.P. 69, 75962, Paris Cedex 20.